

→
Brodequin complet que
chaussait encore un
lieutenant tué au combat
le 25 août 1914 lors de la
bataille de Warcq-Etain
(Meuse). Cliché F. Adam/
Inrap.



Hormis la sépulture des 21 hommes du 288^e R.I. découverte à Saint-Remy-la-Calonne (Meuse) en 1991, les archéologues lorrains ont parfois été confrontés à de telles découvertes lors de chantiers archéologiques situés sur les champs de bataille d'août-septembre 1914 (Adam 2014a). Ils sont aussi amenés à travailler avec les autorités judiciaires dans le cadre de découvertes fortuites ou d'enquêtes relatives aux pillages des sépultures militaires. Nous en donnerons ici quelques exemples significatifs.

 Par **Frédéric Adam**, Archéo-anthropologue, Chargé de recherche Inrap/UMR 7268 ADES

Approche archéo-anthropologique des tombes de soldats disparus en Lorraine

Les soldats oubliés de Boinville-en-Woëvre (Meuse)

En 2005, trois sépultures de soldats furent découvertes sur un chantier de fouille archéologique localisé sur la commune de Boinville-en-Woëvre (Meuse). Une équipe y procédait à la fouille d'un habitat gallo-romain, préalablement à un projet de contournement routier de la ville d'Etain (Meuse). Ces tombes qui illustrent parfaitement les pratiques funéraires de ce début de guerre (Adam 2014b), contenaient les restes de 12 combattants français des 240^e et 365^e Régiments d'infanterie, disparus au combat le 25 août 1914 lors de la bataille de Warcq-Etain (Meuse).

Une sépulture individuelle contenait un lieutenant français inhumé sur le ventre. Cet homme portait encore de

nombreux vestiges d'uniforme et fut enterré succinctement avec le contenu de sa musette. Il ne fait par contre aucun doute que certains objets lui ont été ôtés avant son enfouissement. Il n'y avait ainsi aucune arme ni vestiges de holster avec le corps, mais un lot de 18 cartouches de revolver modèle 1892 a été retrouvé associé aux vestiges d'un livret militaire, d'un peigne, d'une petite bouteille d'alcool de menthe et d'une fiole de médicament (Rhomnol). Dans sa poche de pantalon se trouvaient une clé, de la monnaie, un canif, et il portait encore deux médailles pieuses sur la poitrine. Réserviste, cet officier portait au combat sa tenue d'avant-guerre dont le col s'ornait toujours du numéro en canetille d'or de son ancien régiment, le 165^e Régiment d'infanterie de forteresse, affecté à la



↑
Fragment de manche de veste d'officier français, arborant des galons de lieutenant. Découvert en place sur l'avant-bras du défunt. Cliché F. Adam/Inrap.

→
Peigne en corne trouvé dans la musette du lieutenant tué au combat le 25 août 1914 lors de la bataille de Warcq-Etain (Meuse). Cliché F. Adam/Inrap.

←
Porte-monnaie en cuir trouvé dans une poche de pantalon du lieutenant. Cliché F. Adam/Inrap.

défense de Verdun. Versé au 365^e R.I. lors de la mobilisation, il n'a toutefois pas été doté de nouveaux effets et est mort au combat à l'âge de 28 ans, dans son ancien uniforme.

Une sépulture double, située à une dizaine de mètres de la précédente, ne contenait plus que de rares vestiges de ses deux occupants (côtes, vertèbres, phalanges, rotules, jambe et pied gauche dans son brodequin). Encore visible dans le paysage d'après-guerre, cette tombe a été ouverte et les morts prélevés pour être ré-inhumés dans une nécropole nationale proche du lieu du combat, probablement celle de Buzy-Darmont (Meuse). De rares objets (porte-monnaie ne contenant plus qu'une médaille pieuse, crayon à encre violette) et des fragments d'uniformes ont également

été laissés pour compte par les fossoyeurs. Boutons, éléments de suspension de cartouchières, munitions de fusil Lebel et brodequin, nous indiquent que leurs propriétaires appartenaient à un régiment d'infanterie française et qu'ils sont morts au début du conflit.

La présence de ces éléments « oubliés » est en fait chose courante lors des exhumations réalisées à partir de 1919 sur les champs de bataille ou dans les cimetières provisoires (Flucher 2011, pp. 75-78), les fossoyeurs ne s'attardant pas à récupérer la totalité du contenu de la tombe parfois au détriment de l'identification du soldat. Cela a pu être démontré lors de la fouille d'une sépulture relevée en 1919 sur la commune de Saint-Blaise (Vosges) et ayant contenu la dépouille d'un soldat présumé du 52^e R.I. Des éléments qui

auraient permis l'identification du soldat ont en effet été retrouvés dans la fosse (Adam et Prouillet 2009, p. 54) alors que le défunt avait été ré-inhumé comme inconnu dans la nécropole nationale de Senones (Vosges).

Une sépulture multiple mesurant 2,20m de long pour 1,90m de large et 0,50m de profondeur était également présente sur le site. Bien que perturbée, la fouille a permis de comprendre qu'elle contenait initialement 9 soldats français du 240^e R.I. Les corps reposaient les uns sur les autres, aussi bien sur le ventre que sur le dos, sans orientation préférentielle. Les cadavres ne semblent pas avoir été fouillés et de nombreux objets tant civils que militaires ont été retrouvés. Les cartouchières étaient encore pleines de munitions, les baïonnettes dans leur



fourreau et, chose rare, plusieurs fusils Lebel ont été retrouvés le long des parois de la fosse. Quelques années avant sa découverte par les archéologues, la tombe a été perturbée sur sa limite sud lors de la pose d'une canalisation d'eau, ce qui a malheureusement incité les ouvriers à élargir leur tranchée pour récupérer des objets. Du matériel identifiant a été volé, des squelettes saccagés et des ossements détruits ou jetés. Par cet acte, de simples inventeurs d'une sépulture militaire, ils sont devenu pilliers de tombe et ont ravagé plus de la moitié de la fosse. En conséquence de ce saccage, seuls trois des neuf soldats qui reposaient ici ont pu être identifiés avec certitude. Morts au combat à l'âge de 29 et 30 ans, ils étaient simples soldats de 2^e classe, originaire de Nîmes pour deux d'entre eux et de Marseille pour le troisième. Les six autres demeurent inconnus. Tous reposent aujourd'hui dans la nécropole nationale de Buzy-Darmont (Meuse).



Botte conservée, contenant encore la jambe et le pied droit du soldat prussien de Fraize (Vosges). Cliché F. Adam/Société Philomatique Vosgienne.



Cartouchière (ouverte sur la photo de droite) en cuir trouvée en place sur l'un des soldats de la sépulture multiple. Elle contenait encore cinq paquets de huit cartouches pour fusils Lebel non utilisés. Clichés F. Adam/Inrap.





Sépulture pillée du soldat prussien de Fraize (Vosges). Le pillleur a volé tous les éléments qui auraient permis l'identification de ce combattant. Cliché F. Adam/Société Philomatique Vosgienne.



Fouille d'une sépulture pillée d'un soldat français tombé au combat au Col de la Chipotte sur la commune de Sainte-Barbe (Vosges). Le défunt a été inhumé au pied du talus de la route. Cliché F. Adam/Société Philomatique Vosgienne.



Des sépultures pillées

Le pillage des champs de batailles ayant pris de l'ampleur ces dernières années (Adam et Prouillet 2011, pp. 167-175), les autorités judiciaires font parfois appel aux compétences des archéo-anthropologues et des historiens de la Grande Guerre pour exhumer et tenter d'identifier les soldats victimes de ces actes inqualifiables. En 2008, un soldat français (non identifié) disparu au combat entre le 25 août et le 11 septembre 1914 fut ainsi exhumé au Col de la Chipotte dans les Vosges (Adam et Prouillet 2009, pp. 55-58).

L'année suivante, en 2009, se sont deux soldats allemands qui furent exhumés sur les sommets vosgiens, au Col des Journaux. Le premier est un soldat bavarois (identifié) du Bataillon BEB III, décédé le 7 septembre 1914 sur la commune de Mandray (Vosges). Le second est un soldat prussien (non identifié), décédé en septembre 1914 sur la commune de Fraize (Vosges). Dans ce dernier cas, le soldat reposait allongé sur le ventre, les mains posées sur le sol de part et d'autre de la tête. Il présentait de nombreux vestiges

d'uniforme et portait encore ses bottes aux pieds, mais un pillleur de tombe lui a volé tous ses éléments d'identification (plaque d'identité, boutons numérotés, casque, plaque de ceinturon, objets personnels). Le décès de cet homme est survenu lors d'un tir d'artillerie. En effet, la fouille minutieuse du squelette a révélé de nombreux petits éclats d'obus, tous situés dans le volume initial du corps. De plus, sa gourde qui contenait encore quelques résidus de soupe a elle aussi été percée par un petit éclat.



Un combat au corps à corps

En 2011, une tombe provisoire de soldat de la Grande Guerre fut localisée sur un chemin forestier du bois de Rafour, sur la commune de Sorbey (Meuse). La fouille de la sépulture permit d'identifier les restes d'un soldat français (Adam 2011 et 2012) qui présentait encore des vestiges de son uniforme de début de guerre, tels que des lambeaux de tissu rouge garance (pantalon) et gris de fer bleuté (capote), associés à des boutons métalliques ornés d'une grenade fusante, symbole de l'infanterie. Les pieds étaient encore chaussés de brodequins de cuir aux semelles cloutées.

Le mobilier découvert est constitué d'un bidon de 1 litre en fer étamé, en place sur le côté droit du soldat et de quelques objets usuels (cuillère, fourchette, couteau et quart en fer étamé). Ils ont toutefois été retrouvés dispersés sur le squelette, la musette qui les contenait initialement ayant été fouillée et vidée dans la tombe. Les trois cartouchières

étaient en place autour de l'abdomen, associées à un ceinturon à plaque et à leur système de suspension en cuir (brelage). Elles contenaient toujours plusieurs paquets de munitions non tirées pour fusil Lebel. Par contre, la plaque d'identité, la baïonnette et son fourreau, le fusil, le paquetage et les inévitables objets civils que cet homme devait avoir sur lui, n'ont pas été retrouvés.

↑
Fouille de sépulture pillée d'un soldat prussien tombé au Col des Journaux sur la commune de Fraize (Vosges).
Cliché F. Adam/Société Philomatique Vosgienne.

↓
Boutons d'uniforme d'infanterie française découverts sur le soldat de Sorbey (Meuse).
Cliché L. Mocci/Inrap.





Sépulture du soldat de Sorbey (Meuse), tombé au combat les 23-24 août 1914.
Cliché F. Adam/Inrap.

d'infanterie. Nous savons par le Journal des Marches et Opérations de ce régiment que le 67^e R.I. a effectivement combattu dans la région de Sorbey (Meuse) les 23 et 24 août 1914 (bataille des frontières) avec, entre autres, les 89^e et 46^e Régiments d'infanterie. Divers combats et bombardement eurent ainsi lieu dans et autour du Bois de Rafour, lieu de la découverte, de 5h30 à 21h00. Les pertes de cette journée s'élevèrent à 66 tués, 284 blessés et 244 disparus. 

POUR EN SAVOIR PLUS

- Adam 2011 : Adam F., « La sépulture du Bois de Rafour à Sorbey (Meuse) », dans *Vestiges de guerres en Lorraine. Le patrimoine des conflits mondiaux*, Jacquemot (S.) et Legendre (J.-P.) dir., Editions Serpenoise, Metz, 2011, pp. 112-113.
- Adam 2012 : Adam F., *Sorbey, Meuse, forêt communale. Rapport de diagnostic archéologique*, Inrap Grand Est nord, Metz, 2012, 46 p.
- Adam 2014a : Adam F., « Brève histoire de l'archéologie des combats en Lorraine », dans *Été 14, Nancy et la Lorraine dans la guerre*, Laborie-Barrière (L.) dir., Musée Lorrain de Nancy, Editions Serge Domini, Nancy, 2014, pp.154-159.
- Adam 2014b : Adam F., « Les pratiques funéraires », dans *A l'Est du nouveau ! L'archéologie de la Grande Guerre en Alsace et en Lorraine*, Schnitzler (B.) et Landolt (M.) dir., Musée d'Archéologie de Strasbourg, Strasbourg, pp. 258-259.
- Adam et Prouillet 2009 : Adam F., Prouillet Y., « Les sources archéologiques de la Grande Guerre dans les Vosges », dans *La Grande Guerre dans les Vosges : sources et état des lieux*, édité par le Conseil général des Vosges, Épinal, 2009, pp. 49-58.
- Adam et Prouillet 2011 : Adam F., Prouillet Y., « Le pillage des champs de batailles et du patrimoine militaire », dans *Halte au pillage !*, G. Compagnon (dir.), éditions Errance, 2011, pp. 167-175.
- Flucher 2011 : Flucher G., *Le Chemin des dames. Du champ d'honneur... au champ des morts*, éditions Ysec, Louviers, 2011, 128 p.

L'étude anthropologique permet d'affirmer qu'il s'agit d'un homme décédé vers l'âge de 30 ans et mesurant environ 1,76m. Il est décédé suite à un coup de baïonnette porté au thorax, ce qui implique un combat au corps à corps. Le cadavre est resté en surface du champ de bataille plusieurs jours par temps chaud avant d'être inhumé. On note en effet un remaniement important au niveau des vertèbres cervicales et de la mandibule qui ne peut être attribué qu'à une récupération de la plaque d'identité. En tirant

fortement sur le cordon qui la maintenait au cou, les vertèbres et la mandibule ont été déplacées, ce qui implique que le processus de décomposition du cadavre était déjà bien avancé. De même, l'absence de tout objet civil va dans le sens d'une récupération de mobilier préalablement à l'enfouissement du corps.

La radiographie de la plaque du ceinturon a livré deux séries de marquages à froid, dont l'une est barrée. La seconde série nous indique que ce soldat appartenait à la 2^e compagnie du 67^e Régiment